

www.e-rara.ch

Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre XXXVII. Tasmanie (Terre de Van-Diemen). - Hobart-Town et ses environs.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelnformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

des nouvelles plus authentiques et plus complètes. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que la contrée offre des ressources plus grandes peut-être que celles qu'offrait, à l'origine, la Nouvelle-Galles du Sud. Ces ressources, les nouveaux colons sauront les utiliser sans doute; et, comme leur établissement n'aura point de convicts, il en résultera une société plus homogène et moins disparate dans ses élémens. De cette façon, on évitera la vie jalouse et tourmentée qui semble déjà miner dans sa base la belle colonisation de Sydney, et mettre en question son avenir.

Le nom d'Hespérie méridionale avait été proposé pour cette colonie nouvelle, dont les premiers colons faisaient les récits les plus exagérés et les plus pompeux. On a, toutefois, préféré le nom plus modeste de Swan-River. Les fondemens de quatre villes y ont déjà été jetés, savoir : sur la côte, Freemantle, vers la rive S. de l'embouchure de la rivière; Clarence-Town, au bord de la mer, devant Cockburn-Sound; Perth, à neuf milles de Freemantle, sur la rive N.; enfin Guildfort, à cinq ou six milles plus haut, et toujours sur le bord de la rivière. D'après les rapports du lieutenant Breton, Perth, la capitale, est située sur une colline, dans une position superbe sur la rivière qui, dans cet endroit, a près d'un demi-mille de large, quoique si peu profonde, qu'on peut quelquefois la passer à gué. En 1831, Perth avait déjà 120 maisons, et la colonie entière ne comptait pas moins de 3,000 habitans. Freemantle, établie dans une situation bien plus ingrate, a végété sur une plage de sable que les reflets du soleil rendent cuisante à la vue. Les opinions varient sur son état actuel. Les uns ont écrit qu'elle était presque abandonnée, d'autres qu'elle comptait près de 500 maisons. Lesquels croire?

En 1824, un autre établissement fut fondé sur l'île Melville par le capitaine Bremer, qui lui donna le nom de fort Dundas. Le principal intérêt de ce poste était dans les communications que l'on pouvait établir avec les Malais qui viennent pêcher le tripang sur la côte N. O. de l'Australie. Mais les Malais n'ayant pas répondu aux avances qu'on leur faisait, et les naturels ayant montré à diverses reprises des dispositions hostiles, les Anglais évacuèrent cette île, que, d'ailleurs, la sécheresse, la chaleur et l'infécondité du sol rendaient presque inhabitable.

Il en fut de même des postes que l'on voulut essayer en 1826 à Port-Western et à King-George-Sound. Il était, toutefois, question récem-

ment de reprendre celui de King-George, non pour un établissement de condamnés, mais pour en faire une colonie libre qui, désormais, ressortirait du gouvernement de la Rivière des Cygnes.

D'autres projets d'établissements dans le golfe Saint-Vincent avaient en outre suivi les belles découvertes du capitaine Sturt; mais la mort déplorable de Barker avait jeté quelque froid sur ces lointaines entreprises. Toutefois, au milieu de ces tentatives intermittentes, il est un fait visible aujourd'hui, c'est que l'Australie, occupée peu à peu par les Anglais, formera bientôt un nouveau monde, et ce monde créé tout entier de leurs mains leur appartiendra à bien plus juste titre que l'Inde; car là du moins en abordant ils n'ont trouvé que des solitudes incultes.

CHAPITRE XXXVII.

TASMANIE (TERRE DE VAN-DIEMEN). — HOBART-TOWN ET SES ENVIRONS.

Quoique les parages qui séparent la Nouvelle-Galles du Sud de la Tasmanie soient exposés à des tourmentes très-fréquentes, nous eûmes le bonheur de faire cette traversée par un temps serein et avec une mer magnifique. Point de coup de vent, point de rafales, point de bourrasque; mais au contraire une brise régulière et douce qui nous poussa, le 25 janvier, dans la vaste baie des Tempêtes, havre de la Tasmanie. Le jour suivant, à l'aide de la marée et d'une petite brise du S. et du S. S. O., Powel remontait la rivière du Derwent pour aller mouiller devant Hobart-Town. Déjà, dans cette courte traversée, on pouvait se faire une idée de cette terre nouvelle. Semées çà et là, des métairies offraient des plantations récentes, au milieu desquelles vaguaient quelques troupeaux. Sur l'une et l'autre rive, on devinait la main intelligente de l'Européen, qui seule peut donner à la terre un aspect d'ordre, de propreté et de symétrie. Vingt-quatre heures de navigation fluviale suffirent pour remonter jusqu'à Hobart-Town, devant laquelle le *Kenguroo* laissa tomber son ancre.

Hobart-Town occupe une surface considérable sur un terrain légèrement ondulé qui s'étend au pied du mont Wellington; mais si l'on voulait évaluer sa population sur son étendue, on tomberait dans une appréciation fautive, car les maisons de la ville ont rarement plus d'un étage, et elles sont presque toutes entourées de cours et de jardins (Pl. XLI — 1). Les



3. Vale d' Elisabeth - Town (Tasmanie)



4. Le Havre a Marguerite

PITTORESQUE.

Tom. 2. Pl. XII.

Top section of faint text, likely the beginning of a letter or document.



Middle section of faint text, continuing the narrative or letter.



Bottom section of faint text, likely the end of the letter or document.

rues sont larges, bien alignées, macadamisées pour la plupart. La pierre à bâtir, fort dure et fort belle, est si difficile à tailler, que le plus souvent on l'emploie brute en la recrépissant de plâtre. Quelques édifices en pierre de taille sont pourtant dignes d'être cités, entre autres l'arsenal, les magasins aux vivres, les casernes (Pl. XLII — 1), l'église et son chœur, le palais de justice, la prison, les maisons de correction et de réclusion, les bureaux de la police, la chapelle catholique, diverses écoles et maisons d'éducation, etc. Le palais du gouverneur est un édifice vaste, mais irrégulier, commode d'ailleurs, agréable, environné de belles pelouses, de jardins et de bosquets qui descendent presque au bord de la mer.

Un ruisseau traverse la ville, et, quoique peu considérable, il fournit aux besoins des habitants et à la mise en activité de plusieurs usines. Sur ses bords croissaient une foule d'arbres que les colons, mieux avisés que ceux de la Nouvelle-Galles du Sud, ont eu le bon esprit de ne pas détruire. Aussi la ville et ses environs surtout offrent-ils un aspect moins triste et moins nu que la capitale de l'autre colonie.

En 1832, la population d'Hobart-Town s'élevait à 9,600 habitants, mais sur ce nombre la moitié seulement appartenait à la classe libre; le reste se composait de convicts employés aux travaux publics. Cette conformité d'organisation originelle entre Hobart-Town et Sydney conserve à ces deux pays une physionomie à peu près analogue : ce sont les mêmes mœurs, les mêmes préjugés, les mêmes catégories, les mêmes haines, à quelques nuances près. Là aussi se retrouve la scission entre les hommes libres et ceux qui ne le sont pas, entre les colons patriciens et les colons affranchis. Aucun de ces détails n'était nouveau pour moi. Aussi, après avoir visité la ville, et à la suite de quelques courses dans les plus jolies fermes des environs, m'empressai-je d'utiliser notre relâche, en poussant une reconnaissance jusqu'à Launceston, située sur la partie opposée de l'île. Un jeune officier de la garnison s'offrit obligeamment à moi comme compagnon de route, et nous partîmes montés sur d'excellens chevaux.

La première halte sur cette route est à New-Town, village de dix à douze maisons, agréablement situé sur la rive droite du Derwent, au milieu d'une campagne riante, entrecoupée de jardins et de plantations en plein rapport. New-Town est le lieu de plaisance des habitants de Hobart-Town. Comme ce petit bourg n'est qu'à deux milles de la capitale, ils poussent jusque-là

leurs parties de plaisir et leurs promenades du soir (Pl. XLI — 2).

A sept milles plus loin, on traverse le Derwent sur un bac; puis, gagnant à travers une forêt dégagée, on arrive, après sept milles de route, à Brighton, située près du petit ruisseau le Jordan, au milieu d'une plaine charmante, environnée d'un terrain rocailleux. Plus loin encore apparaissent la délicieuse vallée de Bagdad et tout le pays connu sous le nom de Green-Pounds, pays qu'occupent de petits fermiers.

Au-delà de ce point, et à quarante milles de la capitale, on franchit la colline appelée Spring-Hill, éminence boisée qui sert de station aux naturels quand leurs excursions les amènent dans cette zone. Douze ou quinze ans auparavant, ils avaient égorgé un colon du voisinage et ravagé ensuite complètement sa cabane.

Sur notre route se trouvèrent encore tour à tour la cité naissante de Jéricho, au nom biblique, comme le sont une foule d'autres noms de la Tasmanie; Oatlands, à cinquante-un milles d'Hobart-Town, situé sur un sol pauvre et de triste apparence; puis au-delà de forêts touffues, Rossbridge, autour duquel s'étendent d'excellens pacages; ensuite Campbell-Town et ses vastes steppes désertes que termine une forêt marécageuse; enfin Clarendon, dernière étape avant Launceston; Clarendon, située à cent huit milles de Hobart-Town, sur l'un des coudes du South-Erk, dans une vallée qui a soixante milles de longueur sur vingt de largeur. Parmi les sommets qui la bordent est le Ben-Lomond, l'un des plus hauts pics de la Tasmanie orientale, couvert de neige pendant la plus grande partie de l'année.

Ainsi, après trois jours de route, nous arrivâmes à Launceston, capitale de la Tasmanie septentrionale. Le pays qui environne cette ville est boisé, agréable, fertile et assez peuplé. La ville elle-même est située au confluent du North-Erk et du South-Erk, dont la réunion forme la rivière de Tamar, distante alors de quarante-cinq milles de la mer. A cette hauteur, quoique la rivière n'ait guère plus de trente toises, la marée se fait sentir, et les navires de cent cinquante tonneaux peuvent remonter jusque dans le voisinage de Launceston. Néanmoins, comme le vent fixé du N. au S. suit presque toujours la direction du fleuve, il en résulte que les navires emploient souvent deux ou trois semaines pour atteindre Launceston.

Une partie de la ville est située dans la plaine; l'autre est disposée en amphithéâtre sur une éminence. Bien qu'elle ne contienne que 2,500 ha-

bitans, son étendue est assez grande; mais ses rues sont détestables, et, dans les temps de pluies, il s'y forme des fondrières telles, qu'on ne saurait dégager les chariots et les bœufs qui s'y trouvent engagés.

Les édifices de la ville ont peu d'importance : on ne peut guère citer que l'église, un grand magasin, les casernes des militaires, et un collège qui fut fondé, en 1826, par souscription. Les souscripteurs pour la somme de cinquante livres sterling peuvent y placer leurs fils moyennant une pension annuelle de trente livres sterling.

Ce côté de l'île est bien plus riche, bien plus fertile que les environs de Hobart-Town. C'est de ce territoire que l'on retire la plus grande partie des grains qui servent à l'approvisionnement de la Tasmanie. Aussi ne trouve-t-on pas, dans tout ce rayon, un seul coin de terre qui ne soit exploité.

A quarante milles au nord de Launceston, et près de l'embouchure du Tamar, se trouve George-Town, où les navires d'un fort tonnage devaient décharger leurs cargaisons. Le gouvernement anglais, attachant une grande importance à cette position, y a dépensé beaucoup d'argent; mais, peu à peu, la nudité et la mauvaise qualité du sol ont fait desserter ce poste ingrat. Aujourd'hui ce n'est plus guère qu'un établissement militaire. On y a formé un dépôt de convicts gardé par un détachement de vétérans.

Pour revenir de Launceston à Hobart-Town, nous ne suivîmes pas la route qui nous y avait conduits. Variant notre itinéraire, nous pûmes voir successivement les plaines de Patterson composées d'un terrain fertile et argileux, localité peuplée de jolies métairies; les plaines de Norfolk, où se trouve un établissement agricole de deux milles acres de terrain. Nous vîmes encore Elisabeth-Town, charmant village à vingt-deux milles de Hobart-Town, composé d'une cinquantaine de maisons parmi lesquelles on remarque le cottage du gouverneur dans un site fort agréable (Pl. XLI—3). Elisabeth-Town, située sur la Derwent, a des communications faciles avec la capitale, grâce aux bateaux qui remontent la rivière. On y voit une auberge excellente et une jolie église en briques. Non loin de là, et dans le Sussex, se trouve le riant village de Sorrell-Town composé d'une quarantaine de jolies habitations avec une église en pierres de taille, une prison, une école et une caserne. De petits sloops naviguent continuellement entre cette bourgade et Hobart-Town. Nous remarquâmes encore Richmond, autre emplacement pour une

ville future, qu'entourent de nombreuses métairies, et qui compte déjà une prison, un marché et plusieurs maisonnettes; puis Lawrenny, superbe propriété de quatorze mille acres de terre, entourée de palissades, mais dont une partie seulement est en culture. Ces fermes de Lawrenny, placées dans une campagne que baignent le Derwent et deux autres torrens, renferment de précieuses ressources agricoles qui n'attendent plus qu'une exploitation. Le sol y est fertile jusqu'à plusieurs centaines de pieds au-dessus du bassin de la plaine. Déjà on y compte un troupeau de dix mille brebis; mais ce nombre pourrait être facilement doublé.

De l'autre côté du Derwent est la ferme de Dunrobbin tout aussi fertile, mais moins spacieuse et plus resserrée par les forêts. C'est à peu de distance de l'une et de l'autre plaine cultivable, que commencent les bornes inféconds de l'intérieur, masses confuses de montagnes d'un aspect ingrat, sauvage et monotone.

Après six jours d'absence et de voyages, j'étais de retour à Hobart-Town; Powell n'était pas prêt encore. Quatre ou cinq journées de brises violentes soufflant du N. O. avaient contrarié ses opérations. Quand ce vent souffle, tout mouvement devient presque impossible dans la rade. Les rafales descendent du mont Wellington sur la ville et sur la baie, avec une impétuosité sans égale. Les rues de Hobart-Town ne sont plus tenables alors; le vent y soulève la poussière et les cailloux pour les lancer au visage. Ce vent, cette montagne qui a l'aspect de celle de la Table, ces cailloux et cette poussière soulevée, donnent à Hobart-Town quelque ressemblance avec la ville du Cap de Bonne-Espérance. Cette similitude pêche toutefois en ce sens que la rade d'Hobart-Town est sûre pour les navires, tandis que celle du Cap est féconde en sinistres.

Le mont Wellington, que Flinders avait surnommé le mont de la Table, était d'une conformation assez curieuse pour que la fantaisie me vînt de gravir jusqu'à son sommet. Mon jeune compagnon de route arrangea la partie; il choisit un guide et loua des chevaux. Partis dès l'aube, nous galopâmes l'espace de quatre milles dans une plaine gracieusement accidentée, présentant une foule d'aspects variés, ici un bouquet de bois, là un champ en rapport, ou bien une prairie naturelle. Au pied du coteau, était un cottage qui nous offrit l'hospitalité, l'abri du toit et le repas du matin. Le thé, le café au lait, le jambon, les côtelettes, nous eûmes de tout cela dans la Tasmanie, comme

chez un fermier du Derby ou du Middlesex. Ainsi restaurés et renforcés d'un nouveau guide, nous gravâmes le mont dont les trois premières terrasses, d'un accès facile, sont couvertes d'arbres des genres eucalyptus, acacia, podocarpus et casuarina, qui ne donnent que de maigres ombrages. Sur la première pente, le sol est jonché de pierres blanchâtres et molles, couvertes d'empreintes végétales qui semblent appartenir surtout à des lycopodes, à des fougères, ou à des plantes marines à frondes très-divisées.

A mesure que nous montions, le soleil devenait plus chaud et l'air plus calme; l'atmosphère semblait embrasée; car dans ces climats on ne connaît pas les rosées matinales qui tempèrent la force des rayons solaires jusqu'à leur complète évaporation. Nous continuâmes toutefois à gravir la montagne par un petit sentier bien frayé, et cela avec assez de facilité, jusqu'à ce que nous fussions parvenus au pied du dernier piton qui, à lui seul, a une hauteur presque égale aux trois autres ajoutés ensemble, c'est-à-dire à peu près trois cents toises. A cette hauteur disparut toute trace battue, et il fallut se frayer une route ardue à travers les buissons et les rocs, se cramponnant avec les mains, de peur de rouler au fond des précipices. A une certaine distance du sommet se présenta un nouvel obstacle; c'étaient des amas confus de rochers à peine adhérens au sol, et sur lesquels la marche devenait difficile et pénible. Leurs surfaces glissantes offraient une grande difficulté pour garder l'équilibre; et, quand on cherchait à s'y accrocher, des blocs se détachaient, en entraînant d'autres dans une débâcle horrible, et roulaient ainsi pêle-mêle jusqu'au pied de la montagne. Notre guide, quand nous marchions sur ces roches mouvantes, prenait plaisir à nous raconter comment des voyageurs s'y étaient brisés et meurtris.

Heureusement, nous en fûmes quittes pour une grande fatigue. Arrivés au sommet du mont, qui se termine en un plateau spacieux, uni, et de quatre à cinq cents toises de large, nous n'y aperçûmes pas un arbre, pas même un arbuste, mais un tapis serré de verdure, où l'on remarquait réunies, par masses compactes de deux ou trois pouces seulement de hauteur, des plantes qui, dans la plaine, atteignent quelquefois un ou deux pieds quand elles naissent isolées.

Ce rabougrissement singulier doit être attribué sans doute à la violence des vents qui règnent à cette hauteur. Du côté qui regarde la ville, le bord de la montagne forme un précipice immense avec d'énormes colonnes de basalte,

dont plusieurs sont si régulières, qu'on les dirait taillées par la main de l'homme. Des milliers de fragmens dispersés çà et là attestent que quelque convulsion a dû avoir lieu à une époque reculée. Dans certains endroits, les fragmens de colonnes ont été empilés par masses de quarante à cinquante pieds de hauteur. En d'autres lieux, on voit des colonnes isolées de dix à vingt pieds de haut. Souvent ces dernières sont surmontées par un grand morceau de basalte détaché du pilier même, et qui semblerait y avoir été placé à la main. Il est un endroit ou deux de ces colonnes, surmontées chacune d'un large bloc de basalte, qui semblent figurer, par leur rapprochement, un portail de dix-huit pieds de large.

Sur le plateau du mont Wellington se trouvent plusieurs sources d'une eau excellente et fraîche, qu'on pourra réunir dans des aqueducs pour les faire descendre vers la ville. Aujourd'hui elles vont toutes se jeter dans la petite rivière Huon, qui elle-même va aboutir au canal de d'Entrecasteaux.

Quand le temps est clair, on jouit, du haut du mont Wellington, d'une vue vraiment magnifique. Du côté du N., elle s'étend, à vol d'oiseau, jusqu'au-delà de Swan-Port, l'espace de plus de quarante milles; à l'O., l'étendue est à peu près la même; au S., elle est bornée par une rangée de montagnes, et à l'E. elle se perd sur l'immensité de l'Océan.

A une heure et demie, nous commençâmes à descendre, œuvre bien plus pénible et bien plus dangereuse que celle de l'ascension. Le moindre faux pas nous exposait à une chute, et une chute était une mort infaillible.

Enfin, après une marche de quelques heures, nous pûmes rejoindre la demeure qui, le matin, nous avait donné une hospitalité si bienveillante, et de là, après avoir repris nos montures, nous regagnâmes promptement Hobart-Town. C'était le dernier jour que j'eusse à y passer. Powell avait terminé ses affaires. Dans la nuit, profitant de la marée et d'une légère brise de terre, il descendit la rivière et se laissa dériver jusqu'à la baie des Tempêtes, d'où l'appareillage est toujours facile.

CHAPITRE XXXVIII.

TASMANIE. — DÉCOUVERTE. — COLONISATION. —
INDIGÈNES.

Tasman, ce navigateur hollandais dont le nom a si souvent figuré dans notre récit, est encore le découvreur de la Tasmanie, qu'il nomma